



ELSA DEVERNOIS

LA SEMAINE QUI  
A CHANGÉ MA VIE

### *Le livre*

Louis va passer une semaine en tête à tête avec son père à voyager dans une camionnette toute cabossée. Autant dire qu'il n'attend pas grand-chose de ses vacances dans le Jura. Depuis que ses parents se sont séparés, lui et son père communiquent très peu. Quelques mails. Aucun coup de fil. Et il faut bien l'avouer, pas grand-chose à se dire. Mais le road trip en camionnette va se révéler bien plus intéressant que prévu. Leur arrestation par des douaniers et quelques jours passés dans un camping vont changer à jamais le regard que Louis portait sur son père.

Et tout remettre en question.

### *L'autrice*

« J'aime les défis, j'aime changer de registre, j'aime avoir plusieurs facettes. » Après avoir exercé différents métiers, [Elsa Devernois](#) a découvert le plaisir de raconter des histoires lors de vacances avec ses neveux. Depuis, elle a publié près de 250 récits pour la jeunesse qui s'adressent aux tous petits jusqu'aux lecteurs de douze ans. La semaine qui a changé ma vie est son premier roman pour les plus âgés. Et ce n'est sans doute pas le dernier !

ELSA DEVERNOIS

LA SEMAINE QUI  
A CHANGÉ MA VIE

*l'école des loisirs*

11, rue de Sèvres, Paris 6<sup>e</sup>

*Pour Olivier d'Avignon et E.*

On n'a jamais eu beaucoup d'argent à la maison, mais je ne me souviens pas d'en avoir souffert. Ma mère dit que nos finances vont encore plus mal depuis que mon père est parti. Il ne lui paie pas de pension alimentaire. Il faut dire qu'il ne roule pas sur l'or. Loin de là. Elle râle parce qu'elle doit subvenir à mes besoins toute seule. Ma mère gagne correctement sa vie. En tant que prof, elle a un emploi stable. Par rapport à mon père, elle doit être Crésus. Lui, il vit de petits boulots glanés par-ci, par-là. Quand il en trouve. Alors ma mère « s'autoverse » sa propre pension alimentaire.

Mon père a quitté la maison il y a deux ans, après une énième dispute avec ma mère... J'essaie de ne pas y penser. Deux ans, cela me paraît une éternité.

Je crois qu'il m'a expliqué pourquoi. En quelques mots. Mais je ne me rappelle plus bien. À ce moment-là, je ne me suis pas rendu compte que c'était si grave et que je ne le reverrais pas avant longtemps. Je n'ai pas vraiment écouté ce qu'il me disait parce que, au fond, je ne voulais pas croire qu'il partait pour toujours. Je pensais qu'il reviendrait au bout

d'une semaine ou deux. J'ai juste retenu qu'il ne supportait plus de vivre dans cette maison, que c'était devenu beaucoup trop tendu entre ma mère et lui, qu'il en avait assez des disputes continuelles. Il a ajouté qu'il m'aimait, mais que, s'il restait, sa vie, donc la mienne, deviendrait un enfer. Et que je serais plus heureux sans lui.

Après son départ, tout est devenu plus calme. Les portes ne claquaient plus, il n'y avait plus de cris ni de regards lourds de reproche. Mais ma vie n'a pas été plus agréable pour autant.

Les premiers mois, ma mère n'avait qu'un seul sujet de conversation. Mon père. Il avait fait ceci, n'avait pas fait cela. Elle allait très loin dans ses critiques, et cela me mettait mal à l'aise. Mon père était un minable, un bon à rien, on ne pouvait jamais compter sur lui. Je me bouchais les oreilles. Je ne pouvais pas entendre ça. Je m'avance peut-être, mais je suis persuadé que personne n'a vraiment envie d'entendre des choses pareilles.

Sa sœur Francine essayait de la raisonner.

– Je comprends que tu sois fâchée après Thomas, mais ne parle pas de lui comme ça devant Louis.

Ma tante avait raison. C'était insupportable. Mais ma mère était trop engluée dans sa douleur pour comprendre qu'elle allait trop loin, qu'elle parlait trop. Elle était incapable de se taire, de garder ses rancœurs pour elle. Comme si taper sur mon père allait lui rendre la vie meilleure ! Et comment pouvait-elle imaginer que cela pouvait me faire du bien,

à moi, de l'entendre déverser des tombereaux d'insultes sur mon père ?

Cela m'est déjà arrivé de m'énerver après quelqu'un, de traiter de « connard » un fou du volant grillant un feu alors que je m'apprêtais à traverser. J'avoue que, sur le coup, cela m'a fait du bien, même si le type n'a jamais été au courant de ma réaction. Mais un adulte devrait arriver à se contenir mieux qu'un adolescent, non ?

Hélas, c'était loin d'être le cas pour ma mère. Sa rancune était tenace.

Je préférerais me dire qu'elle ne pensait pas ce qu'elle disait à propos de mon père. Elle l'avait aimé autrefois... Oui, ils s'étaient aimés, j'en suis sûr.

Et moi, j'aimais mes deux parents.

Quand je ne pouvais pas échapper aux propos incendiaires de ma mère sur mon père (lorsqu'elle conduisait, par exemple), je me taisais et j'attendais que cela passe. Et si elle me posait des questions pour m'impliquer dans la conversation, je répondais toujours : « Je ne sais pas. »

Prononcer ces quatre mots, « je ne sais pas », m'a sauvé de toutes les situations gênantes de ma vie.

Cette simple réponse « je ne sais pas » rend la vie tellement plus facile.

Petit à petit, le sujet est devenu tabou pour moi. J'évitais d'évoquer mon père pour ne rien entendre de négatif sur lui. Et cela marchait plutôt bien. Mais même si je ne parlais plus de lui, son absence était omniprésente dans ma tête.

Longtemps, je n'ai pas eu beaucoup de nouvelles de mon père.

Déjà, à la maison, il n'était pas très bavard. Et il n'a jamais su exprimer ses sentiments. Je tiens de lui. J'ai le même handicap. Mal à l'aise en société, rougissant quand je dois prendre la parole. Toujours peur de bafouiller, de confondre un mot avec un autre, de dire quelque chose de débile et de devenir la risée de ceux qui n'oublieront jamais mes paroles idiotes.

La peur du regard des autres me tétanise. J'ouvre à peine la bouche quand je parle et mes lèvres restent collées sur mes dents. Souvent les gens me disent: «Hein? Qu'est-ce que tu dis?», «Je n'ai pas entendu» ou «Je n'ai rien compris.» Ma mère me demande dix fois par jour: «Articule, bon sang!» Mais je n'y arrive pas. Autant me demander de courir un marathon, à moi qui ne suis pas sportif. Et encore! Je crois que courir quarante-deux kilomètres, j'y arriverais plus facilement.

Mon père n'est pas du genre à écrire des lettres ni à envoyer des courriers électroniques à tout bout de champ. Ni à parler pour aborder autre chose que l'essentiel. Il ne sait jamais quoi me raconter. Je suis mal placé pour lui en vouloir, je suis bien incapable de tenir une conversation intéressante. Alors, entre dire des banalités et me taire, le choix n'a pas été difficile! On ne pourra jamais me reprocher de monopoliser la parole!

Mon père ne m'appelle pas non plus sur le téléphone fixe de la maison.

Je n'ai pas de portable, ma mère ne veut pas. «Trop cher, dit-elle. On a déjà Internet et les mails, ça suffit bien.»

Et d'abord, pour parler à qui? Je n'ai pas d'amis. Seulement les copains de classe avec qui je n'ai pas grand-chose à partager. Bien sûr, je ne reste pas dans mon coin, j'échange un peu avec eux. Sur les devoirs, sur la vie en classe, mais rien de personnel. Ils ne savent pas qui je suis et je n'ai pas besoin de savoir ce qu'ils font quand ils rentrent chez eux. Il n'y a personne que j'aurais vraiment envie de voir en dehors du bahut.

Le premier message de mon père, je m'en souviens encore. C'était: «Ça va?» Que dire quand on n'a pas les mots? Que, ouais, ça va, sans aller vraiment.

Pareil pour les courriers électroniques. Je répondais aussi laconiquement que lui quand il me demandait de mes nouvelles. Il m'arrivait aussi, carrément, de ne rien renvoyer parce que je ne savais pas quoi lui dire. Tout naturellement, nos mails de quelques lignes ont fini par s'espacer.

Mon père est venu me voir lors des premières vacances d'été. Il devait m'emmener passer deux semaines quelque part. Mais il m'a expliqué, très gêné, que ce ne serait pas possible, qu'il ne pouvait pas me prendre parce qu'il avait de graves soucis, et il est reparti très vite. Il est resté seulement quelques minutes devant la porte. Juste le temps de se faire invectiver par ma mère. Face à ses cris, ses larmes et ses menaces, il est remonté aussitôt dans son véhicule et a quitté le village.

Ma mère n'a pas pu s'empêcher de lui déverser tout ce qu'elle gardait sur le cœur depuis des semaines. Elle n'était que colère à vif et soif de revanche. Alors le fait qu'il n'honore pas sa parole a été la goutte d'eau qui a fait déborder le vase.

– Tu vois comment il est, ton père! m'a-t-elle lancé en désignant le « camion » qui disparaissait au coin de la rue. On ne peut vraiment pas compter sur lui.

J'ai retenu mes larmes. Elle ne s'était même pas rendu compte que c'était son attitude à elle qui l'avait chassé.

Mon père n'avait pas pu m'offrir de vacances, mais il aurait pu au moins passer quelques heures avec moi puisqu'il était là. C'est ce qu'il m'a écrit plus tard. Seulement, il n'a pas eu le courage d'affronter la fureur de ma mère.

Quand je repense à ce moment-là, je me dis que ça ressemblait à une mauvaise série. Si j'en avais été le producteur, j'aurais barré la scène en écrivant en rouge : «Trop glauque, les spectateurs vont zapper!»

Il y a des enfants dont les parents s'entendent bien, même après leur divorce. Je les envie. Je n'ai pas eu cette chance, c'est comme ça. Je dois faire avec. J'espère juste que mon cas est un cas très particulier. Peut-être que je peux réclamer une médaille ?

Sur le coup, j'en ai voulu à ma mère. Mais je ne lui ai fait aucun reproche. Je me suis tu. Je la sais incapable de comprendre mon désarroi. Sa rancœur brouille toute capacité d'analyse, ce n'est pas sa faute ! «Ne me secouez pas, je suis pleine de larmes!» Cette phrase lui convient parfaitement. Ma mère est fragile. Très fragile. Trop fragile. J'ai toujours peur qu'elle se casse. J'ai l'impression que je dois la protéger, alors que l'enfant, c'est moi. Je n'ose jamais m'opposer à elle. Je fais tout pour éviter les conflits. J'arrondis les angles chaque fois que je le peux. Ne jamais envenimer la situation est mon mot d'ordre.

J'entends des gens dire à ma mère : «Il est cool, Louis. Il ne fait pas de crise d'adolescence!» Je crois juste que je ne m'autorise pas à ruer dans les brancards.

C'est avec ma mère que je vis. Si cela se passe mal avec elle, je n'ai plus personne.

Et si je dois attendre d'avoir trente ans pour pouvoir enfin faire ma crise d'adolescence, pas de problème, je suis patient!

Il y a une semaine, ma mère m'a annoncé :

– Ton père vient te chercher dans quelques jours. Pour une semaine, il m'a dit.

Elle n'a pas pu s'empêcher d'ajouter, entre les dents :

– J'espère qu'il t'emmènera, cette fois !

J'ai fait comme si je ne l'avais pas entendue marmotiner. Comme d'habitude, j'essaie de balayer ses petites phrases assassines. Je sais qu'elles expriment sa douleur. Douleur de l'échec de son couple, perte de ses illusions, humiliation de s'être trompée de vie, etc. Pas envie que sa douleur réveille la mienne.

Je me sens de moins en moins de taille à la consoler. J'ai tenté plus d'une fois. Mais il semble que je n'ai pas ce pouvoir. Chaque tentative ne fait qu'alimenter sa litanie de reproches envers mon père.

À force, j'en viens à m'interdire tout sentiment. Pour ne pas souffrir à mon tour.

Et comme j'associe la parole à du danger, le plus souvent, je me tais.

Mon père est devant la porte. Cette fois, il est bien décidé à m’emmener. Je ne sais pas comment me comporter. L’embrasser? Les effusions, ce n’est pas le genre de la famille. Lui serrer la main? Allons, ne soyons pas ridicules! Je reste bras ballants, mal à l’aise. Je sais que ma mère nous regarde à travers la fenêtre de la cuisine. Elle n’est pas venue accueillir mon père. Elle fait celle qui n’est pas là, mais je sais qu’elle n’en rate pas une miette. Elle peut surgir à n’importe quel moment en cas de contrariété. Je crains qu’elle fasse un nouvel esclandre et que je sois à nouveau privé de vacances avec mon père. J’ai hâte de déguerpir d’ici.

Je dis juste, en accrochant le regard de mon père :

– On y va.

C’est sobre, c’est neutre, cela ne vexé personne.

J’attrape mon sac de voyage. Je lance un coucou à ma mère qui relâche immédiatement le rideau de la cuisine. Elle ne me rend pas mon au revoir. Elle ne veut pas que mon père sache qu’elle se cache là et elle doit m’en vouloir de vendre la mèche. Mais je ne peux pas quitter la maison sans la saluer une dernière fois.

Je me dirige d'un pas rapide vers le «camion».

Ce n'est pas vraiment un camion, mais on l'a toujours appelé ainsi. C'est un Trafic, une grosse camionnette un peu haute, qui date d'il y a longtemps. Le véhicule est vieux, et ça se voit. Rafistolé, cabossé ici et là, avec de grands traits de peinture qui recouvrent la rouille. Le fourre-tout de mon père. Son atelier roulant. Mon père étant un bricoleur hors pair, il arrive à maintenir son vieux camion à flot.

Toute sa vie est à l'intérieur. C'est comme sa seconde maison.

Mon père démarre. Le moteur du camion fait beaucoup de bruit. Il faut articuler distinctement pour s'entendre. Ce qui rend la tâche encore plus pénible pour deux personnes comme nous, qui avons du mal à communiquer. Et surtout pour moi, peu habitué à parler fort.

– Je suis content de te voir, dit mon père sur un ton enjoué. C'est dingue ce que t'as changé, Loulou!

Je suis tenté de répondre la même chose. Moi aussi, je suis ravi de le voir. Et lui aussi, il a changé. Ses cheveux sont plus rares sur son crâne, plus gris sur les tempes. Ses joues se sont creusées. Il a vieilli.

Cela me serre le cœur. Tout ce temps passé loin de lui. Perdu.

Juste parce que deux adultes se font la guerre.

Parler d'autre chose. Ne pas dire qu'on a de la peine. Et se raccrocher au fait qu'il m'appelle encore Loulou, comme quand j'étais petit et que j'aimais bien me coller à lui.

– Tu m’emmènes où ?

– Jura.

Après un long silence, mon père reprend.

– Il y a de belles balades à faire. On se baignera dans les rivières. On dessinera des animaux.

Je souris. Je suis content. J’adorais dessiner à côté de lui, dans la nature, quand j’étais plus jeune. Surtout les lézards.

Mon père est un contemplatif, un amoureux des « grands espaces ». Il peut rester des heures, assis sur un rocher, à observer et à croquer ce qu’il voit. Enfant, je l’imitais. Je comprends maintenant que c’était une manière de rester proche de lui. Notre façon à nous de communiquer sans avoir à utiliser de mots. Ce n’était pas l’unique raison, j’aimais bien créer aussi. Et mon père me trouvait du talent.

– Tu dessines toujours ? me demande-t-il.

– Je fais des monstres.

Je ne sais pas pourquoi ce sont toujours des monstres qui apparaissent sous mon crayon. Peut-être parce que personne ne peut les critiquer. On ne va pas me dire : « Ça ne ressemble pas à la réalité ! » Cela peut sembler bizarre mais, paradoxalement, les monstres me font moins peur que les êtres humains.

– Tu me montres ?

Bien sûr, j’ai emporté mon cahier à spirale, certain que mon père voudrait suivre mes progrès. J’ai même beaucoup dessiné ces derniers temps, justement pour avoir des choses à lui présenter. Je tourne les pages. Mes monstres défilent les uns après les autres. Je sais que c’est un brin dangereux de montrer des feuilles de dessin à quelqu’un qui conduit, mais

je ne peux pas attendre. Je veux profiter tout de suite de cette complicité avec mon père.

Tout en restant attentif à la route, mon père jette un œil sur chaque page que je lui brandis et siffle :

– Tu te débrouilles bien, dis donc ! Tes articulations sont très réussies. Et c'est ce qu'il y a de plus dur à faire.

Intérieurement, je suis fier. Mais je ne réponds rien. Je n'arrive même pas à dire merci.

La camionnette s'ébroue le long des petites routes du Jura. Nous bavardons peu. Je n'ai pas grand-chose à raconter, de toute façon. Pas envie de m'étendre sur ce que je fais en classe. Rien de glorieux. Encore moins envie de rapporter ce qui se passe à la maison. Surtout ne pas évoquer ma mère. Après un très long silence, mon père attaque pourtant le sujet qui fâche.

– C'est pas trop dur à la maison? Comment ça se passe avec ta...

Je l'interromps immédiatement.

– Tu fais quoi, papa, en ce moment?

– C'est un peu la galère, m'avoue-t-il.

Il me raconte les contrats qui se raréfient. Les jeunes, embauchés à sa place, moins qualifiés que lui mais moins chers pour un patron. Les fins de mois de plus en plus délicates. Ce n'est pas follement gai comme conversation, et j'en viens presque à regretter de ne pas avoir parlé de mes cours de français et d'histoire-géo un peu plus folichons.

Mon père évite de trop se plaindre et garde le sourire.

Pour ne pas m'inquiéter, j'imagine. Ce n'est pas un surhomme, mais il est d'une génération où l'on a appris aux garçons à ne pas pleurer. Il faut toujours paraître fort en n'importe quelle circonstance.

Je comprends donc qu'il traverse une passe extrêmement difficile. Pourtant, devant moi, il s'oblige à rester toujours positif.

– Quand je ne travaille pas, j'ai besoin de m'oxygéner. Je prends le camion et je pars sur les petites routes. Je vais pêcher dans des rivières tranquilles. J'aime le calme.

Je ne sais pas quoi dire pour relancer la conversation. Trop tard pour m'étendre sur mon métier d'élève. Je me tais. Mon père aussi. On n'entend bientôt plus que le moteur du camion ronfler dans l'habitacle.

© 2020, l'école des loisirs, pour la première édition  
© 2020, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique  
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications  
destinées à la jeunesse : juillet 2020

ISBN 978-2-211-31050-5